

L'Opéra-Comique, un moment déraillé de sa voie, paraît vouloir désormais y rentrer, si nous en jugeons par la nouvelle pièce que nous ont donnée MM. Carré, Cormon et Gevaert. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Nous avons assez protesté, dans le temps, contre des pièces à grands fracas, telles que *L'Etoile du Nord*, le *Carillonneur de Bruges*, *Raymond*, et tant d'autres qui semblaient vouloir faire concurrence aux mélodrames du boulevard. Peut-être ce retour ne sera-t-il pas de longue durée; en effet, nous apprenons par tous les journaux de théâtre que M. Dennery va donner un ouvrage à la salle Favart. Il nous semble que ce n'est pas là tout-à-fait l'homme de l'Opéra-Comique, et nous faisons des vœux pour qu'il n'y importe pas tous les coups de théâtre, les grands effets usités à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté.

Après cela, nous aurions tort de nous alarmer d'avance; il sera toujours temps quand le moment sera venu de voir si M. Dennery a méconnu le goût d'un public qui regarde toujours le répertoire de M. Scribe comme le plus charmant et le plus ingénieux de tous, ou s'il a tenu au contraire à prouver qu'il savait, suivant le temps, mettre la voile.

Mais revenons à la pièce de MM. Cormon et Carré: *Château-Trompette*.

Les auteurs, dès le début de leur pièce, nous montrent le maréchal duc de Richelieu débarquant à Bordeaux pour y prendre possession du gouvernement de la Guienne [Guyenne]. La foule assemblée sur les quais pousse des vivats et mêle ses acclamations aux détonations du bronze qui salue son nouveau gouverneur.

Le duc sait d'avance que la ville de Bordeaux se pique de posséder des trésors de beauté féminine, et il s'est bien promis de continuer là son rôle de séducteur émérite et de justifier cette réputation que tant de conquêtes amoureuses lui ont valu. Déjà on se préoccupa beaucoup de lui dans la ville: les maris tremblent, les amans ne sont pas plus rassurés; on parle partout de la fameuse collection de portraits que le duc porte toujours avec lui et qu'il parcourt dans ses momens de loisir pour conserver le doux souvenir de toutes ses bonnes fortunes.

Un jeune clerc de procureur, Olivier Bancelin, est le seul qui jette sa note dissonante au milieu de tous ces concerts d'hommage et d'admiration que saluent le brillant maréchal. Il sait que le duc par une vanité que rien ne justifie, fait figurer dans sa collection de portraits celui de sa mère dont la conduite a toujours été sans reproche, et il a juré, dût-il même pour cela provoquer le duc, de lui enlever ce médaillon qui a tant de prix à ses yeux.

Lise, une fort jolie grisette, qu'Olivier courtise, voit avec peine son fiancé qu'elle aime sincèrement aller s'exposer à un danger réel pour recouvrer le portrait de sa mère. Elle comprend qu'elle risque beaucoup moins à essayer cette capture elle-même au moyen d'une ruse qui, après tout, si elle ne réussit pas, ne peut avoir pour elle aucun danger. Elle dit à Olivier de ne pas s'exposer ainsi et d'attendre encore quelques jours. Voici quel est son plan: Lise a appris que le duc de Richelieu, à qui on a vanté la beauté superbe de Mme Bourcant, femme d'un notable bordelais, a donné un bal où cette Vénus des bords de la Garonne a naturellement été la première invitée. Lise compte prendre la place de Mme Bourcant et se rendre chez le maréchal, qui sera victime de cette méprise. De son côté, M. Bourcant s'est bien promis de ne pas laisser sa femme devenir la proie facile d'un Lovelace de la trempe du duc de Richelieu, au lieu d'envoyer sa femme au bal, il la fait conduire dans un couvent dirigé par une chanoinesse de ses parentes, et expédie au duc, à sa place, sa servante Cadichonne, toute empêtrée dans ses robes de moire et ses falbalas.

Mais il se trouve que Champagne, le valet du duc, fin et rusé luron, a deviné cette substitution, qui ne fait l'affaire de cet auxiliaire complaisant des bonnes fortunes de son maître. Il a cru reconnaître Mme Bourcant dans une charmante jeune femme qui s'enveloppe mystérieusement dans un domino de satin et qui n'est autre que Lise, à laquelle lui, Champagne, a cherché à faire la cour, et dont il est amoureux fou. Il voudrait bien, maintenant qu'il connaît les intentions du duc, ne pas laisser la colombe dans les serres de l'oiseleur; mais il faut qu'il obéisse aux ordres qui lui enjoignent de quitter la place, non pas toutefois sans avoir servi au duc un fin souper qu'il lui a commandé.

Inutile de dire que le duc, croyant avoir affaire à la séduisante Mme Bourcant, car Lise est assez jolie pour qu'il puisse prendre le change, croit devoir tenter une de ces bonnes fortunes qui lui étaient si familières; il lance ses plus fines œillades et prodigue ses amabilités les plus provocantes. On rit, on boit, on jase mais la rusée fiancée d'Olivier trouve moyen de l'endormir à force de rasades, et pendant le temps de ce sommeil léthargique, qui ferait supposer qu'un narcotique a été mêlé au vin des flacons par une main inconnue (qui sait? peut-être celle de Champagne), elle trouve le moyen de retirer le portrait de Mme Bancelin de la collection où il figurait, et elle s'enfuit laissant le pauvre duc en proie aux fumées de l'ivresse et du sommeil.

Inutile de dire que le duc en se réveillant est furieux contre tout le monde, mais surtout contre Champagne qu'il suppose avoir été de connivence avec Lise. Mais celui-ci s'en tire en se lamentant plus encore que le duc, et en lui disant que c'est lui qui est surtout mystifié, car cette Lise est précisément la femme qu'il aime, et qu'il s'était sacrifié en la laissant en tête-à-tête avec le maréchal.

Olivier, ne connaissant pas exactement le motif si louable qui avait fait tenter à Lise une démarche qui n'était pas sans quelque péril, est également de fort mauvaise humeur, comme tous les amans jaloux qui, en pareil cas, ne réfléchissent guère et ne voient que la surface des choses. Il irait jusqu'à rompre avec Lise, malgré l'amour qu'il a pour elle, tellement il la croit compromise, si Richelieu, qui, en cette occasion, se montre d'autant plus généreux qu'il a été plus mystifié, ne lui affirmait sur l'honneur que sa fiancée est pure et sans reproche, et qu'il est trop heureux de posséder un pareil trésor qui renoue la grâce à la vertu.

Comme on le voit, la morale triomphe sur toute la ligne, et c'est ce que pouvaient faire de mieux les auteurs pour contenter le public.

Cette fois, M. Gevaert était à son aise; on ne lui avait pas donné de ces situations énergiques et puissantes qui demandent un grand déploiement de forces sonores, de procédés violens. Aussi sa musique est coquette, agréable, vive, enjouée. Le trait mélodique ne s'y fait pas jour bien souvent; l'originalité s'y rencontre d'une manière encore plus rare, mais il y a de jolis dessins d'instrumentation, des rondes fringantes, des chœurs gracieux et charmans. C'est une vraie musique d'opéra-comique. Factice agréable et facile, pas de lourdeur dans le chant ni dans l'instrumentation, de l'esprit souvent, du savoir toujours; voilà surtout ce que l'on remarque dans cette nouvelle partition du fécond musicien belge.

Après une ouverture qui est fort bien écrite, mais peut-être un peu trop sautillante, vient un chœur de paysans qui est plein d'animation et de gaîté. Les parties de petites flûtes en tierces y produisent un effet charmant.

L'air de Sainte-Foy: *A tous les cœurs bien nés*, etc., n'a rien de bien saillant, et il est d'un style un peu emphatique. Mais nous n'en dirons pas de même de l'air de

Mme Cabel qui suit, et dont le thème mélodique s'encadre admirablement bien dans le chœur. Il y a là un effet de port de voix délicieux, et que Mme Cabel fait bien saillir, après avoir fait très gentiment une gamme qui aboutit, à ce que nous croyons, à un *ré* sur-aigu. Ce morceau a été bissé le premier jour, et, à coup sûr, il le sera encore à chaque représentation.

Dans le duo entre Lise et Champagne, l'auteur a très adroitement intercalé des refrains connus, entre autre le *Carillon de Dunkerque* et celui de *la Boulangère*.

Nous passons sur la romance un peu trop langoureuse d'Olivier, et sur un duo amoureux chanté par Lise et Olivier. Ces morceaux n'ont rien de bien saillant, non plus que la barcarolle de Champagne dont l'accompagnement nous a paru un peu lourd et monotone pour un morceau de ce genre. Le Chœur des Lanternes, qui clôturé l'acte, est bien mieux en situation. Le bruit du tambour, qui se mêle aux accords joyeux de l'orchestre, lui donne du caractère, et, en somme c'est là un charmant et pittoresque morceau.

Au second acte, nous avons des couplets de Richelieu qui se distinguent par une instrumentation bien entendue; un air de Lise, léger, scintillant, ainsi qu'il convient de les écrire pour des cantatrices comme Mme Cabel; le duo d'amour et de galanterie de Richelieu cherchant à séduire Lise, le quintetto du *rire*, qui pétille d'esprit et qui est artistement agencé; viennent ensuite des couplets de Cadichonne et une chanson dite par Lise à mesure qu'elle verse le vin à rasades au duc, et qui est soûlée de traits et de vocalises, charmantes arabesques que brode en se jouant la cantatrice à la voix si preste et si agile.

Au troisième acte, après un chœur fort // 2 // gai et qui prépare très bien la situation, vient un ronde chantée par Sainte-Foy avec refrain dit par le chœur qui est un des morceaux les mieux traités de la partition. A la ritournelle, les violons font une espèce de glissade en gammes descendantes qui produit un effet très original. Ce morceau a été bissé et c'était justice.

Il en a été de même des couplets et duettino dits par Frigousse et Cadichonne. Il faut dire aussi que Berthelien les a dits avec un entrain et une verve joviale incomparables. Il y a bien encore quelques morceaux dans cet acte; mais il sont peu saillants, et l'auteur a été bien inspiré en faisant revenir l'air de Lise du 1^{er} acte, qu'on pourrait appeler le *Noël* de M. Richelieu. Ce morceau, qui est le bijou de la partition, ne peut manquer de devenir populaire.

L'auteur a été bien servi par ses interprètes; Mme Cabel a gazouillé de sa plus fine et douce voix; elle est d'ailleurs parfaitement bien dans les rôles à *flonsflons* où elle peut faire pirouetter à l'aise ses notes légères et scintillantes.

Mocker rend très bien le personnage de Richelieu, bien qu'il y soit un peu froid et compassé.

Sainte-Foy n'a pas trouvé là un rôle bien saillant et qui lui permît de faire valoir ses meilleures qualités. Cependant il en a tiré bon parti. Les artistes de talent parent au besoin à l'insuffisance du poème.

Le vrai rôle de comique, c'est Berthelien qui l'a. Aussi quel effet il a produit! On l'a applaudi à outrance dans ses couplets du troisième acte. Mlle Lemercier et lui parlent le gascon comme s'ils étaient nés sur les bords de la Garonne. La piquante Cadichonne a donné beaucoup de relief à son rôle très amusant.

L'UNION, 4 mai 1860, pp. 1-2.

Prilleux, Ponchard, Duvernoy et Lemaire complètent un ensemble des plus satisfaisants. Les chœurs et l'orchestre méritent aussi que l'on tienne compte des soins intelligents qu'ils donnent à l'œuvre de M. Gevaert, qui a parfaitement réussi et aura, sans nul doute, une longue et fructueuse carrière.

L'UNION, 4 mai 1860, pp. 1-2.

Journal Title:	L'UNION
Journal Subtitle:	Quotidienne, France, Echo français
Day of Week:	Friday
Calendar Date:	4 May 1860
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°125
Year:	None
Series:	None
Issue:	Vendredi 4 mai
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	Revue musicale
Subtitle of Article:	None
Signature:	Sylvain Saint-Etienne
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and Internal text
Cross-reference:	None